



REPORTAGE

Brazzaville, la belle endormie

En compagnie d'écrivains congolais, **Nicolas Michel** est parti à la découverte de l'ancienne capitale de l'Afrique équatoriale française, qui peine à retrouver sa verve d'antan.

IL FAUT DU TEMPS pour comprendre d'où vient cette mélancolie qui flotte sur Brazzaville comme un parfum d'hibiscus fané. Et encore, même après plusieurs jours passés à arpenter les quartiers de Makélékélé, Baongo, Poto-Poto, Moundali, Mpila ou Ouenzé, difficile d'identifier une cause qui à elle seule expliquerait ce sentiment diffus et entêtant auquel on se refuse parce que, après tout, un pays d'Afrique se doit d'être tropical, festif, exotique, truculent, joyeux, coloré, animé, bon enfant, j'en passe et des biens pires. Alors une liste, pourquoi pas, qui permettrait de mettre en ordre ce qui relève de l'impression superficielle ? Les souvenirs et les séquelles d'un passé trouble, les échos de livres lointains mais toujours cités, les douleurs d'une tragédie récente, la puissance contenue d'un fleuve immense, le poids d'un présent plombé par un ciel gris, une pluie fine et un renoncement fataliste à se battre pour un mieux démocratique...

Brazza-la-Verte est aujourd'hui une belle au bois dormant qui, assoupie près des cataractes qui grondent à la

rencontre du Djoué et du Congo, attend le prince charmant qui viendra la réveiller d'un baiser soyeux. Brazzaville n'arbore d'ailleurs plus guère ce vert de manguier qui faisait autrefois sa fierté.

Les écrivains remarquent ces détails qui, pour tant d'autres, demeurent insignifiants. Évoquant ses premiers souvenirs de la cité, le romancier Emmanuel Dongala signale « les grandes rues bordées de manguiers

**Les blessures
causées l'an dernier
par l'explosion de
la caserne de Mpila
sont encore à vif.**

qui ont depuis disparu ». Sans avoir entendu son confrère, Henri Lopes raconte de la même manière : « Je me souviens de ces arrivées en avion, à l'heure où les odeurs sont les plus nombreuses, celles des beignets mikate que l'on mange avec des piments, celles du quartier de la Patte d'oie émanant avec force des sous-bois... Là, il y avait naguère une

forêt primaire, mais les eucalyptus qui ont envahi Brazzaville ont changé son visage. » Ici, comme dans beaucoup de pays d'Afrique, les eucalyptus sont à la nature ce que les bâtiments chinois sont à l'architecture : une espèce un rien envahissante qui a l'unique avantage de pousser vite...

Souvenirs d'ancien combattant

Âgés respectivement de 72 et 75 ans, Emmanuel Dongala et Henri Lopes représentent une même génération née sous la colonisation, à l'époque où Brazzaville était la capitale de l'Afrique équatoriale française. Avec un grand sourire, l'auteur de *Johnny Chien Méchant* et de *Photo de groupe au bord du fleuve* balaie d'un geste ses « souvenirs d'ancien combattant », mais c'est pour mieux y revenir et rappeler à quel point le « mythe gaullien » a marqué cette cité, créée en 1880 et baptisée du nom de l'explorateur franco-italien Pierre Savorgnan de Brazza.

Le visiteur un tant soit peu attentif entendra très vite parler du monument en hommage au général de Gaulle – jamais détruit, même



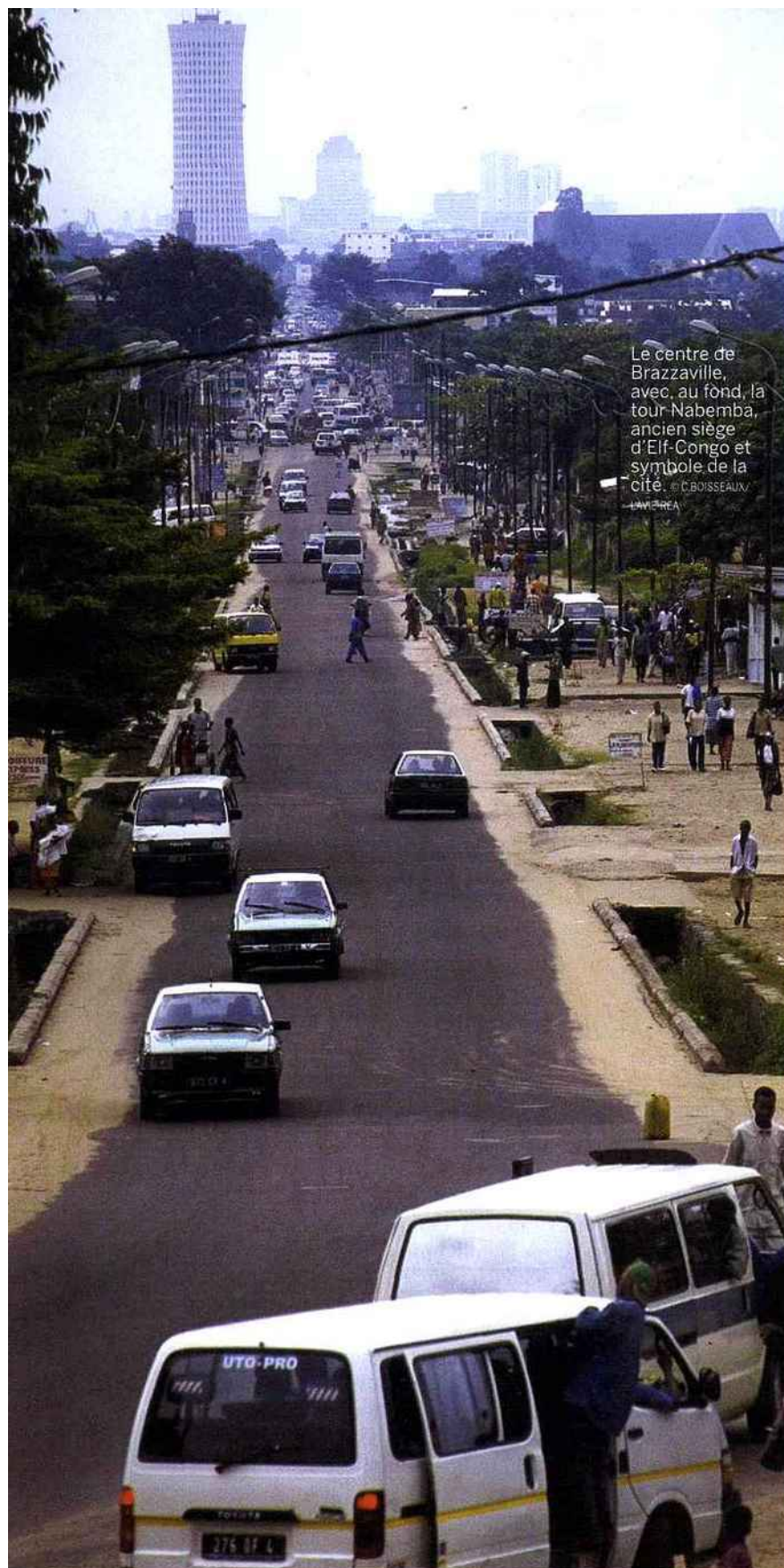
Oeuvre du photographe JR sur les murs du centre artistique de la plasticienne Bill Kouélany, dans le quartier Diata © NICOLAS MICHEL

pendant la période marxiste durant laquelle les relations du Congo et de la France étaient très mauvaises – ou bien de la fameuse « case de Gaulle », au bord du fleuve, qui sert aujourd'hui de résidence à l'ambassadeur de France. C'est là que l'homme de Londres résida durant la Seconde Guerre mondiale. Dongala et Lopes étaient trop jeunes pour s'en souvenir, mais, le 27 octobre 1940, le général annonça depuis Brazzaville la création d'un Conseil de défense de l'Empire. Quatre ans plus tard, la désormais « capitale de la France libre » accueillerait la conférence des FFL

et les premières ébauches de discussions sur l'émancipation des colonies. Et le 24 août 1958, c'est encore depuis Brazza que de Gaulle prononça le discours qui déboucherait, in fine, sur les indépendances... À l'intérieur de la « case de Gaulle » pensée par l'architecte Roger Erell, le mythe est soigneusement entretenu. Dans le hall d'entrée, une croix de Lorraine côtoie une sculpture de type « colon » représentant le général ainsi que, serti dans un autre mur, le fac-similé de la pépite de 535 grammes d'or pur en forme d'Afrique trouvée dans le Mayombe

et offerte par les Français libres à leur chef...

Aujourd'hui, la République du Congo indépendante a 53 ans. Sans doute est-ce bien jeune pour souffrir de « bile noire », surtout lorsque l'on vit sur d'immenses réserves d'or tout aussi noir, mais l'histoire récente du pays n'incite pas forcément à l'enthousiasme. Les souvenirs de la guerre civile de 1997 au cours de laquelle les Ninjas du président Pascal Lissouba affrontèrent les Cobras de l'actuel chef de l'État, Denis Sassou-Nguesso, sont encore à vif, tout comme les blessures



occasionnées par l'explosion de la caserne des blindés de Mpila, qui fit plus de trois cents morts le 4 mars 2012.

Lorsque l'on évoque la guerre, Emmanuel Dongala se souvient d'une ville détruite et, surtout, d'un immense trou dans le toit vert de la basilique Sainte-Anne. À l'époque, le jeune photographe congolais Baudoin Mouanda avait fui de l'autre côté du fleuve, en République démocratique du Congo. « En 1997, il n'y avait plus rien à Brazzaville, dit-il. Aujourd'hui, en regardant bien, on peut encore voir les impacts de cette guerre, très choquante parce qu'elle opposait les Congolais entre eux. »

Sous les lampadaires

Depuis, bien entendu, la cité a été reconstruite, les tensions se sont apaisées et les embouteillages de taxis disent que la vie a repris son cours. Le soir, au gré des délestages, certaines rues s'animent – mais les hauts lieux de la rumba n'ont, selon Henri Lopes, « plus rien à voir avec ce qu'ils étaient », l'école de peinture de Poto-Poto a perdu de sa superbe et même ces « sapeurs » que l'Occident adore sur le papier glacé de ses magazines ont quelque chose de ces clowns tristes dont on espère qu'ils sortiront de scène au plus vite, avant que les enfants ne se mettent à pleurer. « Il n'y a guère de voitures individuelles, mais beaucoup de taxis et de 4x4 climatisés, explique Dongala. Les statistiques disent que 70 % de la population vit sous le seuil de pauvreté. Ce n'est pourtant pas un pays qui manque d'argent... »

Le jeune dramaturge et comédien Julien Mabilia Bissila confirme, soulignant qu'aujourd'hui, sur les cartes postales, c'est la tour

Nabemba – ancien siège d'Elf-Congo – qui symbolise la ville. « Ce qui me rend triste, c'est quand je discute avec des lycéens et qu'ils ne me renvoient que du désespoir, dit-il. J'ai l'impression de les apercevoir dans un trou. Je ne vois pas comment ils vont s'en sortir et j'ai envie de leur dire : unissez-vous ! existez ! » Puis, après un temps de réflexion : « Enfin, dans le quartier de Baongo, la vitalité demeure. Les gens se donnent rendez-vous sous les lampadaires où les bars à bière profitent de l'éclairage public. Trois ans en arrière, on n'osait plus rester dehors à partir de 22 heures. Maintenant, on peut traîner jusqu'à une heure du matin... » Pas question néanmoins de parler politique ; la méfiance règne.

Sans doute la mélancolie naît-elle de ce carambolage constant entre ce qui n'est plus, ce qui pourrait être, ce qui a été et ce que chacun espère. Mais peut-être est-elle aussi une enfant de ce fleuve mythique qui, venu du grand rift est-africain pour se jeter dans l'océan Atlantique, sépare Brazzaville de sa tonitruante voisine, Kinshasa.

Le poids que la littérature fait peser sur l'imaginaire que l'on a d'une ville, d'un pays, est loin d'être négligeable. Pour *Au cœur des ténèbres*, Joseph Conrad s'inspira de ses propres voyages et d'une expédition de Stanley sur le Congo. Référence incontournable, son roman désespéré jouit, encore aujourd'hui, d'une riche postérité. À preuve, la bande-dessinée *Kongo*, signée du duo Tom Tirabosco et Christian Perrissin (voir ci-contre) et qui offre en noir et blanc une version sombre et débarrassée de tout exotisme du périple de Conrad. Impossible de ne pas penser, aussi, à cette monotonie pesante qu'évoquait

André Gide dans son *Voyage au Congo* de 1927 et que les années n'ont pas tout à fait diluée.

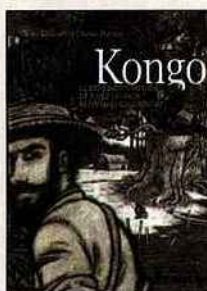
Guère étonnant, dès lors, que si Dongala regrette la disparition des cinémas, Lopes la destruction de bâtiments historiques comme l'école de la Poste, Bissila l'abattement de la jeunesse, tous trois se définissent comme des fils de ce fleuve lourd de tant de sédiments humains.

Dans la nuit équatoriale

« J'adore le Congo, déclare Dongala. Je suis un enfant du fleuve. J'y ai appris à nager, j'y ai vu des enfants se noyer. Le Congo, c'est l'essence de l'Afrique, le cœur de la barbarie pour les Européens. Moi, j'ai toujours rêvé que mes cendres y seraient jetées. » Henri Lopes, qui se souvient de baignades dans les eaux claires d'affluents du fleuve, reproche à Brazzaville de « tourner le dos au fleuve ». Julien Mabilia Bissila est plus ambivalent. Pour lui, le Congo,

ce sont d'abord les rapides près desquels les amoureux se retrouvent. « J'y ai vécu beaucoup d'histoires d'amour, j'y ai beaucoup écrit, c'est pour nous le lieu romantique par excellence », dit-il. Mais les berges du Congo abritent aussi le siège du pouvoir. « Le fleuve n'est pas vraiment mis en valeur à Brazzaville, poursuit-il. Toute l'administration militaire et le palais présidentiel sont construits sur cette corniche : on ne s'y promène pas après 18 heures si l'on ne veut pas avoir affaire aux militaires. »

Longues et élancées, des barques de pêcheurs filent dans la nuit équatoriale tandis qu'un groupe d'expatriés parfumés à l'anti-moustique écluse bouteille de vin après bouteille de vin à une table du restaurant *Mami Wata*. Alors, observant les flots sombres et les lumières clignotantes de Kinshasa, sur l'autre rive, on se demande : viendra-t-il par le fleuve le prince qui saura réveiller Brazzaville ? Avec patience et abnégation, elle l'attend. ■



Kongo, de Tom Tirabosco et Christian Perrissin, éd. Futuropolis
176 pages, 24 euros.

Au temps des Belges

En mai 1890, le capitaine Jozef Konrad Korzeniowski, officier de marine britannique, prend le commandement d'un vapeur qui remonte le fleuve Congo pour le compte d'une compagnie belge exploitant les richesses du vaste territoire, propriété personnelle du roi Léopold II. Persuadé d'apporter les bienfaits de la civilisation aux Africains, ébloui par les récits de Stanley, le jeune capitaine découvre l'envers du décor et, à mesure qu'il remonte le fleuve, sent monter le dégoût et la fièvre. C'est cet épisode que raconte la BD de Perrissin et Tirabosco. Rentré en Europe, Korzeniowski retrouvera la santé et publiera plusieurs textes dénonçant l'attitude des colons. Des textes signés de son nom de plume : Joseph Conrad. ■ O.M.